

DOSSIER PRÉPARATOIRE AUX JOURNÉES D'ÉTÉ À LISBONNE

La petite Sandy : phobie et mythe côté fille

Le commentaire de Lacan est extraordinaire tout au long de ce séminaire mais quand même, dans les quatre premières leçons, il « expédie » le cas d'une petite fille en trois demi-chapitres... alors je me suis dit que j'allais réparer cette injustice... et m'intéresser à Sandy, autour de la question du féminin et de la phobie, de la construction du langage et du symbolique en prenant appui sur la manière dont Lacan utilise les mythes.

Pour nous qui travaillons avec des enfants, faire appel aux mythes élargit le périmètre de notre espace mental. Sans entrer dans les détails de la relation de Lacan avec Claude Levi Strauss (CLS) (je vous conseille de lire¹ « le symbolique chez CLS et chez Lacan » de Lucien Scubla²) c'est une période où Lacan va au séminaire de CLS qui a renouvelé en profondeur l'anthropologie en appliquant les principes issus de la linguistique, de la phonologie, des mathématiques et des sciences naturelles et qui a déjà rencontré Roman Jakobson, en 1941 à NY ; je cite CLS : « les lois du langage fonctionnent au niveau inconscient ». L'un et l'autre se sont apportés mutuellement cette année là le schéma L de Lacan et la formule canonique de CLS (mise en équation des mythes dont la formule peut se rapprocher de celle écrivant la division harmonique).

Le féminin

Alors en effet, je me dis « et les filles » ? car je pense que ce qui se passe pour le garçon n'a rien à voir avec ce qui se passe pour la fille : comment construit-elle un discours mythique ? et de quel mythe pourrait-il s'agir ? Freud lui même le reconnaît³ : « tout ce que nous avons dit du complexe d'oedipe se rapporte strictement à l'enfant de sexe masculin ». Alors commençons par dé-nommer les choses : ce complexe dit d'oedipe : le fils qui tue son père pour épouser sa mère et lui faire des enfants... Vous voyez un oracle annonçant qu'une femme qui allait régner sur Thèbes tuerait accidentellement son père pour épouser sa mère et lui faire des enfants ? le réel nous arrête : l'impossible est de taille... Ou alors qui tuerait sa mère pour épouser son père et porterait ses enfants ? C'est déjà plus connu dans les histoires quoique le matricide féminin soit plus rare...

Donc premier constat : l'histoire, les histoires ont toujours été racontées par des hommes et forcément ils ont leur point de vue... et ça fait longtemps que ça dure...

A notre époque d'émergence de la parole des femmes, via la parité ou encore metoo (j'entends des grincements de dents...), je rappelle Pierre **Bourdieu** qui a travaillé la question de « la domination masculine⁴ » de la manière la plus sérieuse il y a 20 ans déjà, et qui reste d'actualité. Il écrit « la domination est tellement ancrée dans nos inconscients que nous ne l'apercevons plus, tellement accordée à nos attentes que nous avons du mal à la mettre en question... »

Il fait un détour par la tradition kabyle en ethnologue, détour indispensable pour briser la relation de familiarité trompeuse qui nous unit à notre propre tradition ; il s'agit de « démonter les processus qui sont responsables de la transformation de l'histoire en nature, de l'arbitraire culturel en naturel... Nous avons à dissoudre les évidences et explorer les

¹ internet « le symbolique chez CLS et chez Lacan » de L. Scubla

² J.L.Chassaing, *Donner la vie donner la mort* par L. Scubla, in la Revue Lacanienne n° 16 mai 2015, Les ficelles de la clinique

³ Freud la sexualité féminine, in la vie sexuelle PUF, 1969 p142

⁴ P. Bourdieu, *La domination masculine*, Seuil 1998

structures symboliques de cet inconscient androcentrique qui survit chez les hommes et les femmes d'aujourd'hui. » Son livre n'a pas pris une ride.

Et heureusement notre bien aimé Grand Père Freud a eu un doute et même plusieurs : dès le début du texte⁵ il remarque que « quand on entre dans la période préoedipienne chez la petite fille nous sommes surpris, comme dans un autre domaine par la découverte de la civilisation minoé-mycénienne derrière celle des Grecs » ; donc derrière la Grèce il y a eu Mycène, et donc bien avant que tu sois né, Oedipe il y a eu Minos ... et toutes les folles histoires autour du Minotaure... Et si besoin était, le journal Le Monde⁶ propose son supplément avec une double page sur cette civilisation disparue des Minoens dont je ne résiste pas à vous citer un petit passage qui m'intéresse car ne croyez pas que je parle des vêtements pour rien : « les femmes semblent avoir joué un rôle de premier plan, pas seulement au niveau religieux. Dans l'iconographie minoenne, elles apparaissent parées des plus beaux atours, tandis que les hommes sont tout simplement vêtus du même type de pagne. Aucune représentation ne montre de femme en position de soumission à un homme ». Et si la langue reste une énigme (3 langues incomplètement déchiffrées) peut-on faire un rapport avec la parole des femmes (rare) sur le pouvoir et la jouissance ?

Et puis toute l'Europe néolithique par les mythes et légendes qui ont survécu possédait des conceptions religieuses remarquablement cohérentes fondées sur le culte de la déesse-Mère⁷. Mais c'est Marie Christine Hamon dans son livre⁸ « pourquoi les femmes aiment elles les hommes ? et non pas plutôt leur mère ? » qui m'a aidée à réfléchir un peu plus loin dans le sujet car ce livre d'interrogations sur nos grands maîtres est suivi d'un autre livre⁹ « Féminité mascarade » où elle réunit les études psychanalytiques de nombreuses femmes de l'époque de Freud auxquelles d'ailleurs celui-ci fait allusion, plus que référence, dans le dernier chapitre de son article sur la sexualité féminine ; je cite la dernière phrase de conclusion de M.C. Hamon : « la question est celle de Freud quand il a compris que l'attachement dont la fille doit, comme le garçon, se défaire, est un attachement à la mère et que cela ne permet plus de concevoir son amour pour le père sur le modèle de celui que le garçon éprouve pour la mère. L'oedipe a changé de sens : pour les deux sexes c'est dorénavant la relation d'amour actif adressé à la mère ». Quant à la féminité mascarade nous comprenons que par fidélité au maître et l'admiration qu'elles lui portaient, ces femmes n'ont pas revendiqué leurs découvertes et n'ont pas été mises en avant alors même que Freud reprenait à son compte les conclusions de certaines d'entre elles. Enfin Lacan a fini par m'énerver dans ce séminaire¹⁰ mais je ne veux pas déflorer la surprise quoique...

Donc le continent noir reste noir. Lacan dans la leçon 3 et quelques suivantes du séminaire à l'étude cette année fait donc appel à la petite Sandy dont il ne développera pas le cas comme

⁵ Freud, op. cit. p 140)

⁶ Le Monde, supplément Science et Médecine, mercredi 10 avril 2019 (Jan Friessen émet l'hypothèse d'une société matrilineaire et matrilocale -le fiancé ou l'époux va habiter dans la famille de sa femme- au sein d'habitations où vivaient en général plusieurs foyers. Il espère davantage d'analyses isotopes et d'ADN des restes trouvés pour y voir plus clair »)

⁷ Robert Graves, Les mythes grecs, Fayard 1967

⁸ Marie Christine Hamon, Pourquoi les femmes aiment-elles les hommes ? et non pas plutôt leur mère ? » p.347

⁹ M.C. Hamon, « Féminité mascarade » Seuil 1994

¹⁰ Lacan, La relation d'objet, Séminaire IV, 1956-57, Seuil 1994 et in La relation d'objet et les structures freudiennes, version (remarquable) établie et commentée par E. de Franceschi, document interne à l'Association lacanienne internationale et réservée à ses membres

celui de Hans : certes Freud n'est pas là en Dieu le Père et l'auteur de ce cas Annelise Schnurmann (AS) est une élève d'Anna Freud (AF) « dont la théorie est fausse » dit Lacan « mais comme AS est une bonne élève elle sera une bonne observatrice parce qu'elle ne comprend rien et son étonnement devant les faits fera la fécondité de l'observation ». AS lit son article¹¹ au séminaire d'Anna Freud destiné aux travailleurs de l'Enfance et de l'Education en décembre 46 ; il est publié en 1949. AS est peut être en analyse avec AF mais en position d'éducatrice auprès de cette petite fille de 2 ans dont le langage évidemment ne l'habite pas encore totalement, n'est pas encore totalement intégré.

La traduction anglaise de l'article de Freud sur Hans date de 1909 et donc il est probable que AS en ait eu connaissance pour la rédaction de son article qu'elle organise de la même manière en relevant les paroles de Sandy chaque jour. La traduction en français est de Liliane Fainsilber au plus près du texte anglais.

A plusieurs reprises (et en particulier dans la leçon 21 du séminaire Lacan nous met en garde contre nos automatismes de pensée et surtout par la mise en avant de nos préjugés et de nos connaissances théoriques. Alors la situation de Candide convient très bien à mon âge et à ma structure...

Quelle est la situation de l'enfant et de sa famille ? cette petite fille naît pendant le Blitz à Londres; son père militaire est mort d'un accident de la route avant sa naissance : nous ne savons pas depuis combien de temps cette mère est veuve (depuis au moins 9 mois avant la naissance de Sandy) ni ne connaissons la qualité du chagrin qu'elle a pu éprouver.

Les parents avaient déjà 2 enfants : une fille de 7 ans plus âgée que Sandy (qui mourra d'une méningite aux environs des 2 ans de sa petite sœur) et un garçon de 2 ans plus âgé que Sandy. Ils ont déjà été évacués à la campagne. D'entrée de jeu on a donc affaire à un climat où la mort tient une place majeure.

Sandy sevrée à 4 semaines de nourrissage se met au biberon sans difficulté. Elle arrive à l'abri-nursery (créée par AF) à 7 semaines ; il y aura des difficultés alimentaires, « elle se barbouille », surmontées à 18 mois ; « c'était une suceuse » dit AS son éducatrice : à 2 mois son poing et à partir de 3 mois ses couches, ses habits, un coin du drap le soir ; propre à 2 ans 2 mois. AS observe que depuis qu'elle n'a plus ses couches elle se masturbe parfois. Sandy est très attachée à sa mère, n'a aucune difficulté relationnelle avec les autres éducatrices ou les autres mères. Pourtant à la fin de la 1^{ère} année elle est la plus agressive du groupe : elle attaque les enfants en tirant les cheveux « avec un visage tendu, hostile, méchant » ; elle est réprimandée et parfois isolée dans un parc.

La mère qui travaillait pour la paroisse travaille maintenant pour l'armée¹² : après la conduite d'une ambulance elle est estafette à moto ce qui lui plaît beaucoup ; elle est donc en uniforme (pantalons-**trousers**). Manifestement donc elle désire ailleurs mais vient voir sa fille tous les soirs. Cette alternance régulière de présence/absence en font une mère symbolique aussi bien réelle souligne Lacan. Elle donne le bain parfois, met sa fille au lit, apporte une friandise; elle a mis en place un jeu d'approche un peu particulier laissant Sandy dans le doute sur son intention d'entrer vraiment dans la pièce; de même avec les friandises qu'elle tend, retient

¹¹ Annelise Schnurmann, A phobia, in « the Psycho analytic of the child » 1949 Vol 3/4, traduction française sur internet de Liliane Fainsilber.

¹² Lacan, la psychiatrie anglaise et la guerre, Bulletin N°22, éd. A.L.I. (pour comprendre l'engagement et l'atmosphère des anglais à cette période)

puis donne enfin. Lacan dit « elle distille son arrivée... on voit sa fonction de mère symbolique ». Pour moi c'est une manière un peu particulière de faire l'apprentissage du don de son amour. Sandy taquine les autres enfants de la même façon, se déprime quand elle est réprimandée et finit par retourner cette agressivité contre elle en se tirant les cheveux, parfois se masturbant en même temps, de même en hésitant de longues minutes pour prendre un gâteau qu'on lui tend...

Elle s'adapte bien au jardin d'enfants, s'intéresse aux livres d'images et au matériel Montessori

Déroulement de la phobie dans son contexte et commentaires

Découverte de l'autre sexe

C'est en **décembre** 44, elle a 25 mois (2ans 1 mois), qu'elle prend conscience de la différence garçon-fille en voyant uriner debout devant elle un petit garçon de 2.6 (il était jusque là dans le groupe des enfants ayant des couches) : elle le regarde « intensément » et aussitôt après veut en faire autant en tenant le pot devant elle ; devant l'impossible elle baisse sa culotte et désigne son sexe en disant (je cite AS) « quelque chose comme **bicki** » mot utilisé par elle pour dire les choses qu'elle souhaite, elle le répète et se met à pleurer ; recommence les jours suivants et se met en colère contre AS qu'elle bat « parce que ça ne marche pas » et qui indique quand même une loi : seuls les garçons peuvent uriner debout. Les semaines suivantes Sandy est moins concernée mais n'abandonne ses tentatives qu'à mi janvier. Mais dorénavant dans les livres d'images elle désigne soigneusement garçon et fille en disant garçon ou fille.

Ce sont donc les paroles de Sandy qui m'intéressent et que nous allons essayer de déployer comme nous l'apprend Lacan cette année comme un mythe en développement.

Mythe¹³ : « un ensemble fortement structuré autour d'unités élémentaires et de relations internes, et régi par des lois cohérentes capables de transformation, c'est-à-dire d'adaptation au contexte géographique et historique. La fonction du mythe est symbolique : c'est une production collective immémoriale, à partir des éléments immédiatement accessibles du quotidien (animaux, plantes, fonctions sociales), d'une explication globale cohérente aux contradictions majeures de l'existence encore non expliquées dans la société considérée » (une définition de CLS parmi tant d'autres)

Langage : « la névrose est une langue nous dit Lacan et les symptômes sont des éléments vivants de la question, question articulée sans que le sujet sache ce qu'il articule, à plusieurs niveaux élémentaires quasi **alphabétique** comme aussi bien à un niveau plus élevé **syntactique** où nous parlons de fonction métaphorique et métonymique les deux grands versants de l'articulation du langage ».

Enfin Lacan dans la leçon 15 fait sa liaison entre mythe et langage : « les théories sexuelles infantiles sont une activité de recherche de l'enfant concernant la réalité sexuelle [...] qui concerne l'ensemble du corps [...] un ensemble d'actions ou d'activités classées sous le terme d'activités cérémoniales [...] qui font pour cette raison que nous devons nous référer à la notion de mythe qui se présente comme un récit avec un caractère de fiction qui présente une stabilité suggérant la notion de structure ; cette fiction implique le message de la vérité : il s'agit des thèmes de la vie et de la mort c'est à dire l'apparition de ce qui n'existe pas encore. Il y a un rapport de contiguïté des mythes avec la création mythique infantile : nous y trouvons constamment mis en question le rapport de l'homme avec une force secrète

¹³ CLS, Mythologiques, l'homme nu, Plon 1961

maléfique ou bénéfique mais essentiellement caractérisée par ce qu'elle a de sacré. Cette puissance sacrée fait l'homme capable d'introduire dans l'ordre naturel non seulement ses propres besoins et les facteurs de transformation qui leur sont soumis mais aussi la notion d'une identité profonde entre le pouvoir qu'il a de manier le signifiant ou d'être manié par lui, de s'inclure dans un signifiant et d'autre part le pouvoir d'incarner l'instance de ce signifiant dans une série d'interventions comme d'accomplir la pure et simple introduction de l'instrument signifiant dans la chaîne des choses naturelles. »

Alors « quelque chose comme Bicki »

Le langage de Sandy émerge de sa langue avec ce premier signifiant (« quelque chose comme » dit AS) « **bicki** » (signifiant qui lui sert habituellement à demander) par lequel elle désigne l'emplacement de son sexe (en baissant sa culotte) : à la fois constat et réclamation ; l'énoncé de la loi par AS ne l'empêche pas de tenter et de répéter l'expérience du pot pendant un mois, après quoi elle abandonne.

C'est la première surprise de Sandy ; Lacan rappelle le mythe de la surprise de Diane « au sens objectif ou subjectif de ce genitif » : ce que l'on peut ressentir lorsque l'on est surpris (verbe transitif) et le sentiment de surprise ou d'étonnement parfois douloureux voire déchirant éprouvé par celui qui surprend qui fait une découverte inattendue ; c'est la surprise de Sandy (on se souvient que Actéon surprenant et surpris lui-même finira transformé en cerf et dévoré par ses propres chiens)

La difficulté pour l'étude de ce cas : la langue anglaise dans laquelle je ne suis pas née. Après consultation du Haraps : le terme le plus proche est bicker avec prononciation du /i/ et non /ai/ et qui signifie se quereller ; l'écriture du C avant le K pose question sur l'origine de ce mot qui est sans doute une construction, une constriction. Le C empêche-t-il la prononciation /ai/ (nous pensons évidemment au pronom personnel **je** : I /ai/ en anglais?) Il est probable que ce C par sa présence dans l'écriture rappelle quelque chose à AS. Quelque chose qu'elle n'entend pas et dont la clé m'est donnée par A.-M.Hamad, collègue anglophone consultée et qui a provoqué une belle surprise chez moi mais plutôt côté sidération et lumière. En effet si « **bicky** » peut vouloir dire aussi biscuit (biskit), on a **dicky** sexe du petit garçon, le faire pipi si l'on veut (que le Haraps traduit par le petit oiseau) et qui signifie aussi **défectueux**. On passe du b au d, de labial à dental ; le signifiant annonce une opposition articulatoire, la querelle entre deux morphologies, mais surtout entre deux systèmes : émergence du symbolique à partir d'un réel : qu'est ce que le langage avant d'être articulé ? et comment passe-t-on de l'un à l'autre ? petit à petit, ainsi que l'écrit Jakobson dans la Charpente phonique du langage¹⁴ : « on peut supposer que des critères non seulement perceptuels mais aussi articulatoires et physiologiques guident l'enfant dans sa recherche des premiers signaux contrastifs [...] l'attention portée par les enfants aux traits distinctifs est tout à fait remarquable et ils en jouent [...] un ensemble de réseau de lois implicationnelles sous tendent et déterminent la structure phonétique et règlent l'ordre des acquisitions linguistiques »

Sandy vient de découvrir un objet qu'elle n'a pas ; elle n'articule qu'un seul mot que l'on pourrait traduire par une parole « (je) veux » en même temps que par une image, celle du manque quand elle désigne son sexe en baissant sa culotte où manifestement il n'y a rien qui ressemble à ce qu'elle a vu : c'est **un signifiant de désir primitif** à double face avec -d'un côté une image acoustique associée à un espace ciblé considéré comme vide, manquant,

¹⁴ R. Jakobson et L. Vaughn, la charpente phonique du langage, éd de Minuit, 1980

-sur l'autre face (celui d'en face) un objet réel associé à un signifiant muet car comment l'appeler ? (petit oiseau, faire pipi ?) Précisons avec Lacan que nous ne devons pas négliger l'introduction du signifiant pour comprendre le surgissement dont il s'agit devant l'apparence de la réalité, la réalité du conflit humain. Nous avons déjà les deux lignes d'un mythe en développement.

Le petit exhibitionniste a laissé une trace profonde dans le **regard** intense de Sandy le voyant uriner : marquage de la pulsion scopique; le dévoilement a été une surprise et immédiatement son désir de faire la même chose avec ce qu'elle n'avait pas : plongée dans la colère, la rage lui font battre AS en place de mère : que ne me donne-t-elle pas ? notons que battre est une réaction assez habituelle pour cette petite fille : elle battra l'infirmière qui lui rappellera sa phobie et plus tard sa mère de temps à autre ; son agressivité est notée par AS dès la première année.

Son désespoir et son entêtement posent la question d'un sujet au niveau de son existence même¹⁵ par rapport à des repères de vérité au regard desquels il y a à prendre place : qu'est ce que veut dire avoir un sexe ? qu'est ce que c'est que d'avoir le sexe que j'ai ? pourquoi je n'ai pas cet instrument qui paraît si enviable dans son fonctionnement même ?

En Mars donc 3 mois après cette découverte : la mère est hospitalisée pour une opération (s'agit il d'un accident, de moto ?) elle est absente 3 semaines, Sandy la réclame le soir en disant « **my mummy sweetie, my mummy chocki, my mummy bicki** » (ma maman bonbon, ma maman chocolat, ma maman **bicki**) mais s'endort sans difficulté. De nouveau ce signifiant associé à maman qu'elle voudrait voir, qui lui manque sans doute... ou avec doute justement : lui manque t'il à elle aussi ?

Début Avril La mère revient pour 2 soirs ; elle marche très mal avec une canne puis elle repart en convalescence. Par la suite Sandy passant devant la pièce où sa mère s'était tenue disait « **maman là** » touchait le fauteuil et disait « **chaise à maman** » sans signe apparent de détresse. On peut supposer que AS lui a donné quelques informations positives et rassurantes.

Peu de temps après elle fait une « autre expérience désagréable » d'après AS au début avril : dans le bain elle se met un morceau de savon dans le sexe : troublée et effrayée de la douleur on met longtemps à la calmer dit l'éducatrice ; c'est là où se place la remarque de Lacan qui dit à propos de cette petite fille de 2ans 5 qui découvre son vagin accidentellement « il y a un drame mais qui n'entraîne absolument rien comme conséquence... » C'est ce qui m'a décidé à parler de Sandy ...

Cette autre expérience est une deuxième surprise : la découverte de son **vagin**

elle découvre du côté de cet emplacement qu'elle connaît bien, puisque la masturbation est relevée assez souvent par AS, presque par inadvertance, un espace vide avec le morceau de savon qu'elle se met dans le sexe, sans doute un peu douloureusement : a-t-elle percé son hymen, le savon est il très acide ? peut être est ce effarant/effrayant à cet âge là de « voir » de découvrir/ressentir cette partie du corps capable d'avalier quelque chose : douleur ou jouissance ? il y a un intérieur à son corps qu'elle mettra en parallèle quelques jours après en hurlant pendant la toilette : « savon dans la bouche ! » alors qu'il est interdit de se savonner la figure... et qu'il n'y a rien dans sa bouche : elle a seulement un peu mal à la gorge.

Cette deuxième surprise associée à la première font là aussi double face : un donné à voir en même temps que son propre dévoilement qui change son mode de relation au monde :

¹⁵ Lacan, p. 335 dernière éd. ALI du séminaire IV

-la vision inattendue d'un objet extérieur réel porté par un semblable dans le champ de son regard,

-et le dévoilement d'un espace intérieur à son propre corps mais invisible à ses yeux, imaginaire aussi bien que réel ; mis en rapport avec le savon dans la bouche on a deux entrées du corps où peut sentir douleur et/ou jouissance, deux espaces intérieurs que l'on ne voit pas mais dont on se sert beaucoup.

Découverte et constat d'un intérieur et d'un extérieur où peut être la « douleur » serait associée à la blessure maternelle : la visite de sa mère encore souffrante, affaiblie marchant avec une canne confirmerait-elle un état de chose défectueuse, une blessure, un manque ? En tout cas une **mise en mouvement du mythe** :

-où est mon dicky ?

-maman revient de l'hôpital blessée,

-j'ai un bicky, un trou, près de mon clitoris,

Comment vont s'articuler ces trois éléments ? Comment résoudre et fondre ensemble imaginaire, réel et symbolique ? Comment un questionnement psychique si tordu peut-il avoir une réponse ? Que peut-on appeler à la rescousse ?

Dans la **nuît du 13 au 14** (dans la semaine qui suit le départ de la mère et l'aventure du morceau de savon) c'est le réveil avec le **cauchemar** peu de temps après l'endormissement déclarant qu'il y a **un chien dans son lit** (les propos exacts sont rapportés en style indirect parce que tenus la nuit à l'infirmière de service) ; il faut presque une heure pour la calmer ; ce cauchemar ne se précisera que 9 jours plus tard, le 22 lors de sa répétition, elle crie (mord Annie mord) « **bite Annie bite** » AS lui dit « où ça mord ? » en réponse elle baisse sa culotte et montre son sexe à AS : les dents du chien ont-ils mordu et mangé le sexe de Sandy ? où est l'instrument qui permet de faire pipi comme un garçon ? la blessure fantasmatique est de l'ordre de la terreur.

C'est donc au bout de 3 mois qu'un début de solution s'élabore avec le cauchemar. Pendant ces 9 jours, ce pénis vu de ses yeux vus il y a 3 mois, elle va tenter de l'attraper, de le cerner, de regarder les progrès de son émergence sur son corps en même temps qu'elle va tenter de régler bravement l'horreur de la morsure du chien : nous suivons le progrès des deux systèmes : l'un dans son corps et l'autre dans la langue, autrement dit entre un imaginaire de réel et le réel du symbolique puisqu'elle est dans l'entrée de la parole.

Deux lignes d'élaboration : celle du signifiant et celle du corps, du corps visuel et fantasmatique. La difficulté est naturellement l'entrecroisement, la confusion des deux systèmes : **A partir de Bicky/Dicky** nous avons une série de réinventions à l'aide d'éléments imaginaires dont la fonction à un niveau profond – en linguistique on parle de structure profonde et de transformations en structure de surface – représentent pour Sandy des tentatives de résolution du problème, des transformations à travers lesquelles s'accomplit la réduction (Abwickeln) la liquidation de la phobie dit Freud, où Lacan dit plutôt développement du cristal signifiant : le signifiant « **Doggie/toutou** » en place de **Bicky** va organiser une syntaxe pendant que le corps se verra surveillé dans son évolution.

« le signifiant symptomatique est essentiellement constitué de telle sorte qu'il est de nature à recouvrir au cours du développement et de l'évolution les signifiés les plus multiples les plus différents : c'est sa fonction ».

Comment va t elle élaborer la réponse ? le corps usine à fabriquer du signifiant obéit au symbolique qui émerge « en même temps sans que le sujet sache ce qu'il articule, à plusieurs niveaux élémentaires quasi **alphabétique** » nous l'avons déjà dit.

Comme dans la leçon 21 du séminaire nous pouvons repérer la progression des fantasmes de Sandy dans un système où la réalité va peu à peu se faire jour ; nous pouvons les énumérer /

le chien dans le lit
dehors/grand/bas (propositions spatiales)
toutou dort
jeux de chiens
toutou privé d'eau et d'abri
toutou mord la jambe du méchant garçon
les culottes 1 : trousers
le vagin et la bouche
les outils réparateurs
le chien mord le sexe
battre et mordre
la maladie qui fait les filles
ce qui fait partie du corps/ce qui n'en fait pas partie
amovibilité : mes jambes
les culottes 2 : knickers
le chien et le chat

Le 14 après le cauchemar au matin elle montre du doigt à AS une fente dans le mur derrière son lit à travers laquelle on voit briller la lumière de l'abri voisin du côté des enfants plus grands et dit « toutou, toutou dort » (**doggie, doggie sleeping**) : essaie d'appivoisement : il dort à l'extérieur ; soulève le matelas cherchant quelque chose ; et le soir comme se souvenant elle pose les pieds dans le filet (du lit en hauteur) veut sortir du lit prise de panique disant « dehors dehors dehors toutou vient » (**out out out doggie coming**) et elle indique le grand lit du bas (**big one bed**) où elle reste assise un long moment puis se laisse remettre dans son lit ; un nouveau signifiant apparaît avec « grand lit » : quelque chose grandit qui permet peut être de se défendre mieux en même temps qu'une mise en place d'oppositions propositionnelles spatiales : dehors/dedans, grand/petit, bas/haut.

Le 15 son anxiété croit avec l'approche du coucher « pas lit toutou vient » (**no bed doggie coming**) elle dort dans le grand lit du bas

Le 16 accueille AS en aboyant mais elle panique devant un enfant qui fait le chien à 4 pattes en aboyant ; signalons que le jeu du chien était très courant entre les enfants et qu'apparemment ils en rencontraient relativement souvent dans la rue en allant au jardin d'enfants ; dans le même temps elle est incapable de supporter aucun refus, aucune négation ; de nouveau frappe sauvagement SA puis redevient affectueuse ; réclame le **big one bed** mais il est occupé par son propriétaire ; parle du chien, malheureuse, on lui trouve un petit lit en bas.

Le 17 au moment du bain examine minutieusement son sexe, très absorbée et répète « **pas lit pas lit** » ; l'éducatrice dit que tout va bien, toutes les filles sont faites comme cela ; plus tard en train de boire assise sur son pot elle dit « pas l'abri toutou, pas l'abri toutou, eau Sandy, pas eau toutou » (**no doggie shelter, no doggie shelter, Sandy water, no water doggie**) ; phrases répétées d'innombrables fois, la négation s'associe à une litanie conjuratoire où les mêmes termes sont répétés inlassablement sous forme de métaphore quantitative (pas lit

toutou, pas eau toutou) à la fois manque et privation de l'autre dans une liquidité transparente, une première tentative de liquider quelque chose...

Le 18 sur le chemin du jardin d'enfants mise en garde de AS auprès d'enfants jouant avec un chien inconnu : il peut mordre s'il a peur ; les enfants et Sandy saluaient ensuite les chiens rencontrés de joyeux « toutou ! » et à la porte de l'école , Sandy excitée émet une bouillie de mots « toutou, mord, garçon, Bobby, maman, ballon » (**doggie, bite, boy, Bobby, mummy, ballie**) et puis tout à trac : toutou mord la jambe du méchant garçon_ (**doggie bite naughty boy leg**) et montrant son doigt intact à plusieurs reprises dit « tout va bien tout va bien» (**all better**)

On a donc une suite de signifiants dont le sens échappe mais dont la proximité consonantique avec la phrase bien formée qui va suivre étonne :

Doggie bite boy Bobby mummy ballie, vous entendez une suite de consonnes :

D/G (dur)/B/B/B/M/M//B avec une voyelle prépondérante i et I (en anglais /aï/ : je) qui devient sous l'effet de la précipitation comme une révélation, une phrase parfaitement formée et articulée : « (toutou mord la jambe du méchant garçon) : **doggie bite naughty boy leg !** » nous voyons se produire un certain nombre de groupement d'éléments signifiants qui se transposent progressivement d'un système dans un autre, de la lalangue s'organise en logique du symbolique **toutou mord la jambe du méchant garçon**

C'est une chaîne signifiante élémentaire, une suite aléatoire qui va donner la première phrase bien formée. Ici référence est faite à Lacan dans la leçon14 du séminaire, ainsi qu'au séminaire sur La Lettre volée dans Introduction¹⁶ « c'est au moment de leur conjonction essentielle au point zéro du désir que l'objet humain tombe sous le coup de la saisie qui, annulant sa propriété naturelle l'asservit désormais aux conditions du symbole ». Référence aussi à M. Darmon¹⁷ sur la chaîne signifiante élémentaire à laquelle il faut nous reporter. « la distinction de l'ordre symbolique par rapport à l'ordre réel entre dans le réel comme un soc » conclut Lacan.

En quelque sorte le ballon d'essai se transforme en un ordonnancement syntaxique organisé par les lois du langage et l'ordre du symbolique ; il y a exclusion de certains rapprochements en même temps que la coupure s'installe aux bons endroits qui nécessitent une articulation plus efficace où interviennent les dentales. Les animaux aux mâchoires tranchantes signalent que la coupure, toute symbolique soit-elle, est d'abord représentée dans la réalité et le tour, le jeu du signifiant avec ses lois propres « s'empare du sujet et le prend bien au delà de tout ce qu'il peut en intellectualiser ».

Et en disant cette phrase elle montre son doigt disant que tout va bien. En même temps que la phrase se concatène correctement deux parties du corps sont mises en perspectives : la jambe et le doigt dont on peut se dire qu'elles ont un rapport avec ce qui a été vu chez le petit garçon : les jambes d'abord et puis quelque chose qui peut ressembler à un doigt, mais en effet là, qu'on se rassure : tout va bien ils sont tous là en bon état. Avec ce petit fantasme du doigt en bon état tout n'est pas perdu...

le 19 ça travaille beaucoup sur tous les plans :

-elle refuse de jouer à faire le chien et demande à AS de faire le chat : c'est une tentative de passer à un autre langage dont nous verrons qu'il a le mot de la fin.

-elle est effrayée par un chien dans la rue ; en allant au jardin d'enfant raconte une histoire incompréhensible d'où l'on distingue **chien** et **culotte (knickers)** ; son imagination

¹⁶ Lacan, Ecrits, Séminaire sur la lettre volée, Introduction p44

¹⁷ M. Darmon, Essais sur la topologie lacanienne, une chaîne signifiante élémentaire Ed de l'ALI p.121

fonctionne : alors les filles portent elles des knickers et les garçons des trousers ? quelque chose insiste : la jambe cachée par le pantalon ou confondue avec lui comme celui porté par la mère et qui voile quelque chose... Comme maman ? que cache t elle ?

- elle se rassure en répétant que « **son doigt va très bien** » ; pas d'entame de ce côté de la réalité corporelle ; et nous allons retrouver les doigts (fingers n'est pas loin de knickers dans l'assonance : les premières syllabes sont sourdes et les secondes avec K/Gdur sonores), les doigts de AS un peu plus loin : distribue-t-elle généreusement des « faire pipi » ? il semble que la question du leurre apparaît : fait-elle la naïve avec ses doigts ? est ce un mot d'esprit ? feint-elle de feindre ? elle change sa prosodie dans les moment de calinerie (après ceux d'agressivité) avec AS témoin privilégié d'un leurre qui commence à se défaire.

- et puis une dernière tentative de passage à l'acte : elle essaie de nouveau d'uriner comme un garçon ; l'agressivité et la conduite difficile s'étend au jardin d'enfants. Elle n'a plus d'intérêt que pour les outils : marteau, scie, clous avec lesquels elle joue en compagnie de 2 garçons ; elle a un plaisir énorme à taper très fort, le visage illuminé : jouissance d'être prise dans un mouvement, et peut-être qu'en compagnie des garçons porteurs de ce qu'elle n'a pas on peut fabriquer cette chose manquante et tellement active (l'expression « son petit outil » doit exister et se dire en anglais) ; elle devient provocatrice si elle ne peut les obtenir...

- Avec le mouvement vient l'amovibilité, terme de Lacan dans le séminaire : est-elle au rendez-vous ? s'amorce une possibilité de substitution, d'évolution : en poursuivant le rapport avec le mythe on entend ici le pouvoir de l'homme de fabriquer des outils, la découverte de leur l'usage, substitution des doigts aux outils. En même temps que dans la structure de l'activité symbolique le signifiant déborde de tous côtés. De quoi disposons-nous pour avancer ? deux signifiants se superposent depuis le début :

- **mordre** : to bite /baɪt/ bit /i/ bitten : /i/

- **battre/taper** : to beat beat beaten /i/

et peut être en dessous avons nous **manger** : to eat eat eaten /i/

Dans la construction du langage de Sandy mordre et battre sont donc dans une grande proximité : elle bat (activité) et elle peut être mordue, mangée (passivité). On peut supposer que l'activité (la masturbation) entraîne une punition (la castration). AS ne nomme jamais les parties sexuelles des filles, elle dit : « les mêmes choses » ; le coté éducatif de la théorie d'AF y est sans doute pour quelque chose mais Lacan rappelle que « nul élément signifiant (objet, relation, acte) n'est univoque mais marqué de quelque chose de dialectique ».

On pourrait penser ses **deux verbes** comme ambocepteurs d'un même signifiant appartenant à deux systèmes différents : l'un est un fantasme appartenant à l'imaginaire, mordre avec son corollaire de dévoration, et l'autre battre, appartenant à la réalité, avec leur l'intersection sonore au preterite anglais, au temps passé, un temps qui ne passe pas d'ailleurs tant que la phobie est active.

La question de l'intégrité du corps se pose alors.

Entre le 21 et le 24 nous avons un condensé des recherches de cette petite fille très intelligente dans ses déductions : elle fait le tour de son univers ; elle fait des associations : les doigts de la main, ceux du pied où elle se serait fait mal au gros orteil et puis de son sexe sur lequel elle tire, son nombril regardé avec tristesse, elle touche l'oreille de AS, (y a t il proximité de forme entre son clitoris et le petit lobe de l'oreille...) puis les cheveux de AS (proximité spatiale et souvenir des jeux avec sa mère ?) « **oreille Annie, cheveux Annie** » : les parties du corps énumérées par AS pour faire jouer l'identification entre filles vont servir mais pas n'importe lesquelles : ce qui dépasse : les doigts, l'orteil, le pied, les jambes, le lobe de l'oreille, ce qui pourrait être coupé, ce qui pourrait disparaître, mais qui ne séparent en rien de la mère.

Ces parties du corps qui font qu'à la fin, je cite AS « ce sont des filles parce qu'elles ont les mêmes choses toutes les deux » tranquillise un instant Sandy mais le « toutes les deux » la fait associer sur deux petites filles malades à l'infirmerie quelques jours : elle questionne « **lydia malade, Margy malade ?** ». Et puis elle poursuit son association « **ma maman malade, ma maman revient, ma maman marche encore** » et sur un ton interrogatif « **Sandy malade ? Annie malade ?** et puis « **ma maman revient, ma maman marche** » puis quelque chose concernant le toutou d'incompréhensible : on entend la progression signifiante du questionnement : les filles doivent-elles être malade pour marcher encore (là aussi je pense que ce verbe marcher/to walk est une mine que je ne saurai déplier); les filles doivent-elles être malades, opérées, défectueuses pour être des filles ? constat, interrogation comparative et conclusion positive et apaisante, mais la morsure est toujours à l'œuvre dans le circuit avec une nuance pourtant : le chien comme agent qui retire ce qui d'abord a été plus ou moins admis comme absent.

Car Le 22 avril au réveil d'une voix larmoyante elle dit « **bite Annie bite** » (mord Annie mord) qui demande « **où ça mord ?** » Sandy allume sa veilleuse et montre son sexe « **là mord** ».

Mais en montant les escaliers elle examine les doigts de AS et dit « **Annie tout va bien** » (qui n'avait rien aux doigts. On entend que la substitution tient toujours ; elle fait passer cette castration par Annie (AS) qu'elle rassure en se rassurant elle même, qu'elle caline partageant le manque pourrions-nous peut être dire et à l'habillage du matin le progrès passe par quelque chose qui grandit en elle : elle insiste pour avoir un plus grand ruban dans les cheveux.

Sur le chemin du jardin d'enfants elle lance une supplique désespérée à la vue d'un chien « **toutou mord pas mon manteau, mord pas mon chapeau** » : c'est une nouvelle progression : les vêtements sont ils des parties du corps ? Et encore voyant la tête d'un chien à 100 mètres elle hurle avec désespoir « **chien mord pas** » ; nouvelle transformation le toutou devient chien; elle s'adresse au grand Chien dieu de la coupure : il a grandi et la petite fille aussi.

Alors les vêtements sont ils des objets transitionnels ? On se rappelle que cette petite fille suce beaucoup ses ourlets de robe, le bord du drap ; Cette transition d'objet s'étend à son lit sur lequel elle pleure désespérément pendant quelque jours en se réveillant toutes les 5mn suçant vigoureusement son drap et tenant la main de AS. Je reprends l'article¹⁸ de A. Petraud Perin dans notre dictionnaire sur l'objet transitionnel :

« **le nouveau né utilise sa bouche en y mettant les doigts puis il y a attachement à un objet : quelle est la nature de cette possession ? sa capacité à le reconnaître comme non moi, à le placer dehors, dedans, à la limite du dehors et du dedans. Winnicott met en rapport objet transitionnel et symbolique justement dans l'utilisation de cet objet, utilisation de l'illusion, du leurre : manque de l'objet au sens du ressort même de la relation du sujet au monde, sujet mythique primitif que nous ne saisissons jamais mais qui nous marque à jamais; transition de l'objet qui supplée le sujet dans sa confrontation signifiante, qui représente la transition.** » D'où ma question : peut-on dire qu'une femme considère ses vêtements comme des objets pas tout à fait en dehors d'elle ?

Le soir elle se met au lit en disant « **pas lit toutou, lit Sandy** » ; elle caline « **mon Annie à moi** » et reprend la conversation de la veille sur ce qui fait qu'elles sont des filles en énumérant des différentes parties du corps en commençant par les vêtements puis « où mes lunettes ? » comme si elles faisaient partie du corps pour mieux voir sans doute ce qui n'est pas là (à quoi il lui est répondu que ce n'est pas une partie essentielle du corps humain...)

¹⁸ A. Petraud Perin, objet transitionnel, Dictionnaire de la psychanalyse, sous la direction de R. Chemama et B. Vandermerch, Larousse 1998

Entre Le 23 et le 27 nous avons la bascule, le changement de système.

Au moment du bain elle explore son nombril d'un air malheureux ; au lit montre son sexe en faisant des bruits inquiets et se met à pleurer en disant « **mes jambes mes jambes** » se les tenant à deux mains. La morsure s'y appliquerait-elle ? c'est la dernière partie accordée au fantasme. C'est une tentative de réalité si je puis dire : rien n'a été coupé ou mordu de son corps, ne restent que les jambes ; elle tente de dépasser l'imaginaire, Il me semble que c'est là que s'amorce une nouvelle substitution, transformation (et qui a sans doute un rapport avec le pluriel de trousers et knickers).

Le 24 elle étend son inquiétude corporelle à son lit ; suce vigoureusement son drap, tient la main de AS et pleure désespérément en disant « **mon lit, mon lit** » ; elle se réveille toutes les 5 minutes en disant « **mon lit** ». AS la rassure en expliquant de nouveau les parties du corps et la différence fille garçon ; Sandy s'est tranquilisée et endormie. Après avoir été soucieuse au sujet de son lit quelques jours (il faut bien tirer les couvertures, regarder sous le matelas s'il n'y a pas le chien), un **pied égratigné** est soigné sans aucune remarque ; et **le 27** en regardant un enfant prendre son bain elle **tombe dans la baignoire** d'abord effrayée elle en parle ensuite joyeusement

Et en même temps dans le bain à sont tour, elle se savonne la figure alors que c'est défendu et se met à hurler « **savon dans la bouche** » alors que ce n'est pas vrai ; elle se calme quand AS éclaire sa bouche (jette un regard ?) et lui assure qu'il n'y a rien dedans : aucune idée effrayante dans cet espace intérieur dont elle prend conscience.

Dans le jeu du soir avec AS elle fait ce que décrit le linguiste Jakobson : elle s'autorise une inversion signifiante du chien en chat, elle prend la liberté de parole, plus n'est besoin de se leurrer et donc de leurrer l'autre mais d'imposer le jeu de sa langue : en jouant avec des poupées elle présente un chien à AS qui dit « un toutou » et Sandy répond : « **no pussy cat** ».

Le 1er mai, 15 jours après le cauchemar, c'est le retour de sa mère marchant sans aucune difficulté ; Sandy en s'habillant s'attribue ses knickers (elle dit : ma culotte) et va ensuite vérifier chez sa mère (signalée en jupe pour une fois) et sous cette jupe interroger la présence des knickers de maman en demandant « **Mummy knickers got ?** » (« culottes de maman ? ») celle-ci fait la bonne réponse sans tergiverser : « bien sûr maman a une culotte ». Le voile ne sert plus.

De pantalons à culotte (de trousers à knickers) ils voilaient un sexe fantasmé, désiré et reconsidéré : le voile ne cachait rien. Le pantalon qui ne posait pas question avant la découverte du sexe masculin a ensuite servi de voile à la blessure, à la maladie, et a pris la fonction de culotte au bout du compte. Etait-il fétichisé (signe d'un triomphe sur la menace de castration et protection contre cette menace ?) le temps des 3 mois d'incubation de la phobie ? Sandy « était subordonnée à la solution du problème qui surgit d'un besoin de réviser ce qui a été jusque là son mode de rapport au monde maternel organisé sur une certaine dialectique du leurre » (Lacan).

Revenons un moment sur cette question de traduction pour knickers et trousers. (dictionnaire Haraps)

knickers : courts vêtements de dessous non ajustés pour femmes en référence à des caleçons d'homme portés bouclés ou boutonnés à la taille et aux genoux.

trousers vêtement d'homme couvrant le bas du corps et les deux jambes.

Le passage d'un terme à un autre et leur pluriel interroge la traduction d'une langue dans une autre : de trousers à knickers, est ce que ce sont les espaces vides de l'emplacement des deux jambes ainsi marqué par le lexique anglais dans le pluriel de ces deux noms qui est ainsi remarqué (trait d'union) par cette petite fille ? Je concluais ainsi un article sur un cas de

phobie¹⁹: « la question de ce qui fait emblème, laissée en suspend, fait coupure et la simplicité de la réponse fait point de rencontre : une métonymie (trousers) dont l'excès anaphorique se vide dans une expression figée métaphorique (knickers) met le point final à la confusion des systèmes ».

Un mois après, elle rencontre un chien sur le chemin du jardin puis un deuxième : elle marche directement dans leur direction et aboie : une fois le signifiant utilisé il est jeté.

En juin 45 elle quitte l'abri et part vivre avec sa mère, mais reste externe au jardin d'enfants où elle se montre difficile, incapable de se concentrer et provoque les adultes qui s'occupaient d'elle. L'attachement à sa mère devient intense, elle partage son lit, dort peu et ce sont des cris et une tragédie quand elle s'en sépare dans la journée.

Pourtant elle s'adapte bien à l'école maternelle du quartier où elle alterne affection et agressivité mêlée de peur avec les uns et les autres. Et, remarque AS, avec les chiens qui ne la regardent pas, elle leur donne une petite claque sur l'arrière et si le chien se retourne elle est effrayée...

A l'automne sa mère épouse le frère de son premier mari qui a une fille de 11 ans qui ne vient que pour les vacances ; ils retournent vivre dans le village natal de la mère ; cet homme qui travaille comme mineur s'entend très bien avec les enfants car Barrie, le frère de Sandy, a maintenant 6 ans et vient vivre à la maison : « au début ils se battaient comme chien et chat » dit la mère. Sandy dort dans la chambre des parents.

L'année suivante en juin 46 AS va passer un week-end invitée dans la famille ; Sandy peut battre sa mère quand elle n'obtient pas une chose qu'elle désire très fort (est ce un reste de morsure ?); Sandy aime les mots étranges et difficiles, possède un large vocabulaire, fait des remarques intelligentes avec une grande facilité d'expression ; elle est populaire auprès de la famille et du voisinage ; elle s'intéresse à tout ce qui se passe à la maison ; aime jouer avec l'eau et les robinets et faire adroitement des découpages (elle a 3 ans 6).

Barrie est très jaloux, sa mère prend systématiquement le parti de sa fille ; il réagit avec agressivité contre tout le monde avec un caractère sexuel vis à vis de Sandy qui n'essaie pas d'éviter les attaques : parfois elle pleure parfois répond et un jour qu'il a voulu lui baisser sa culotte dans la rue elle dit « **il n'y a personne qui veut me voir déshabillée** » ce qui dénote déjà un caractère bien trempé et une position de tranquillité par rapport à son sexe. Les menaces de castration de la part de la mère sont proférées et prises en manière de plaisanteries auprès des enfants. L'arrivée d'un chien dans la famille ne provoque chez Sandy qu'une position d'ignorance de l'animal.

Je ne suis pas d'accord avec Lacan quand il dit « La phobie ne se réduira que lorsque Sandy aura réintégrée une famille avec un père et un frère : la phobie se trouve réduite parce qu'elle n'en a plus besoin pour suppléer à cette absence dans le circuit symbolique de tout élément phalloforme/phore c'est-à-dire des mâles » Non, la phobie se réduit au retour de la mère en bon état de marche. Par contre, si elle ne dure que 15 jours/3 semaines, peut être est ce du au fait qu'il y a dédoublement de mères et que parallèlement Sandy pouvait attaquer celle qui était en place de donneuse d'objet, AS, et la caliner de temps à autre ; quant à celle qui portait la culotte (trousers) mais en même temps en manquait (knickers) si je puis dire, c'était la

¹⁹ C. Ferron, La phobie, Dernière démarque, Le discours psychanalytique, Ed ALI (1989)2014

donneuse d'amour, et peut être d'un amour qui laissait à désirer dans sa manière de jouer avec le don aussi bien de sa présence que des friandises qu'elle distribuait... Cette petite fille a utilisé son entrée dans le langage avec un signifiant à tout faire, un cristal dit Lacan pour les nombreux reflets qui en émanent : Bicky et ses résonnances corporelles. Le « bain » du langage n'est pas un vain mot : il a eu son impact dans la réalité en permettant les découvertes réelles de l'organisme à savoir cet espace intérieur du vagin mis en rapport avec celui de la bouche où circule l'air, les aliments, les mots. Une fois accepté la différence garçon/fille dans un trajet mythique par la construction fantasmatique du chien qui mord, qui dort, qui permet l'extension de l'espace visible et invisible, qui autorise les substitutions avec les doigts, la jambe et de là les vêtements, le lit, pour aboutir à la blessure, la maladie et enfin la sortie du leurre par la permutation signifiante, ce trajet n'est-il pas celui d'une femme à l'aube de son savoir sur le pouvoir qu'elle détient, celui de la perpétuation de l'espèce et qu'aussi bien la science que les lois (éminemment masculines encore aujourd'hui) tentent de lui ôter ?